

SYLVIE
PÉRENNE

MES
NUITS
sauvages



Facebook : Page Sylvie Pérenne

Instagram @sylvie_perenne.

Site web : sylvieperenne.com

© Sylvie Pérenne

© Illustration de couverture & intérieures : François-Xavier Pavion

ISBN : 979-10-359-2318-1



INTRODUCTION

J'ai la sensation délicieuse de faire l'école buissonnière, au volant de ma petite voiture au bruit de tondeuse qui grimpe courageusement un à un les lacets de la route, m'emportant toujours plus haut dans la montagne. Il est à peine treize heures, et je rentre à la maison. Aujourd'hui, j'ai mon après-midi.

L'ambiance est à l'hiver, froide et grise, avec de minuscules flocons épars qui volettent dans l'air. Plus je prends de l'altitude et plus les bords de la chaussée sont blancs. D'abord, légèrement saupoudrés, puis franchement recouverts de cinq, et de dix bons centimètres de neige. Encore un virage et j'arriverai chez moi. Mon cœur s'accélère... Et si elle avait disparu ? Et si tout ça n'avait été qu'un rêve ? Je ralentis, tourne, et n'ose pas tout de suite regarder. Pourtant, elle est bien là, à m'attendre sagement sur la plateforme construite pour elle dans la pente. Elle domine la vallée, à la fois majestueuse et discrète. Rassurée, je laisse s'échapper l'air de mes poumons, réalisant que j'avais arrêté de respirer.

Il est toujours là, mon foyer si spécial et si accueillant ! Je me gare sur l'espace réservé à la voiture en contrebas et regarde ma Tiny House perchée au-dessus de moi. Que j'aime cette mini-maison ! Après deux longues années de travail et de batailles, j'ai enfin pu l'installer ici, dans ma commune de rêve. J'ai pour l'instant bien du mal à me rendre compte que ça y est : les choses sont maintenant réglées et j'habite dorénavant dans ce lieu tout droit sorti de mon imagination. Je monte en soufflant l'étroit chemin recouvert de blanc qui mène à la terrasse sur laquelle mon nid est perché. Avant d'y entrer, je ne peux m'empêcher de me retourner pour admirer la vue superbe qui s'offre à moi : dans la cuvette en contrebas, les petites maisons de la bourgade où je travaille sont sagement posées, comme des jouets miniatures, dans le gris bleu de la vallée au sol encore trop chaud pour que la neige y tienne. Ici, sur les hauteurs, tout est blanc, et l'air pique légèrement le nez de son odeur froide et propre. La neige étouffe

les sons, enveloppant le paysage dans un silence feutré dont elle seule a le secret.

Cette vue, j'ai beau la regarder, et la regarder à nouveau, à chaque fois elle est différente. Qu'un nuage traîne sur le flanc de la montagne d'en face, que la brume recouvre la vallée ou que le gel blanchisse le fond de la cuvette en épargnant les sommets et c'est l'ensemble du panorama qui prend une autre allure.

J'inspire une grande goulée de cet air frais et enivrant de pureté en me disant que j'ai de la chance. Vivre là est un luxe incomparable ! Un sourire aux lèvres, je me retourne vers ma mini-maison, tourne la clef dans la serrure et entre. À l'intérieur règne une vague tiédeur sèche, bien loin du froid hivernal du dehors, mais éloignée aussi de la douce chaleur que l'on s'attend à trouver en rentrant chez soi !

Après avoir soigneusement refermé la grande porte vitrée derrière moi, j'allume deux spots à la lumière dorée au-dessus du plan de travail de la cuisine et le joli poêle à gaz découvert en fouillant dans les technologies de bateaux, qui réchauffera l'atmosphère en moins de dix minutes. Puis je mets de l'eau à bouillir sur le feu de cuisson aux flammèches bleues bien disciplinées, m'assieds sur la banquette et laisse mes muscles se relâcher au rythme où la pièce tiédit.

Par la suite, cet après-midi-là, je me pelotonne sur l'un des bras de mon canapé d'angle, m'enfouis sous une couverture moelleuse et prends un livre pour lire un peu. Une tasse de thé fume sur la table juste à côté de moi, mais je suis tellement détendue que je sombre rapidement dans le sommeil.

Une éternité plus tard, j'ouvre un œil, puis les deux. Ma tête se réveille doucement tandis que le restant de mon corps dort encore. Je me sens comme en apesanteur.

Je referme les yeux et goûte le silence étouffé qui m'entoure. Que c'est reposant l'absence de bruit ! J'ai l'impression que chacune de mes cellules se régénère dans ce calme grandiose. Il doit à nouveau neiger dehors...

Je finis par ouvrir les yeux pour de bon, joyeuse à l'idée de visiter du regard une fois de plus l'intérieur si chaleureux de mon cocon de bois. Décidément, je ne m'en lasse pas !

La porte vitrée par laquelle je suis rentrée me fait face, re-transmettant comme une télévision muette le ballet hypnotisant des gros flocons qui tourbillonnent à l'extérieur dans la lumière laiteuse de cette fin d'après-midi. La tasse de thé ne fume plus.

L'atmosphère est calme, j'entends seulement le léger ronronnement du poêle à gaz dont la flamme apparente fait danser ses reflets dorés sur les murs.

Sur le même pan de mur que la porte vitrée, la cuisine. De jour, le soleil y entre à flots par la double fenêtre, donnant plein sud, qui s'ouvre au-dessus du large plan de travail en frêne massif. La vue sur les sommets enneigés de l'autre côté de la vallée est imprenable, bien que pour l'instant, je ne discerne que de gros flocons qui tombent mollement dans la lumière du soir.

Cette perspective, toujours magnifique, est une véritable invitation à cuisiner. Sans compter le feu d'artifice de couleurs des épices, céréales et fruits secs rangés dans des pots de verre qui tapissent les murs de part et d'autre de cette fenêtre ; impossible, dans un tel cadre, de manquer d'inspiration pour concocter des petits plats réconfortants, suivant l'humeur du moment.

Juste en face de moi, dans le prolongement du bras de canapé, un confortable escalier de bois blanc mène à la mezzanine. Déjà, un peu de bazar y a naturellement élu domicile : un tas de magazines, un gros pull plié et quelques courriers à classer posés les uns sur les autres encombrant chacun une marche. Mais il reste très largement de quoi passer, et j'aime bien l'impression de vie que donnent à l'ensemble de l'espace ces quelques affaires qui traînent.

En haut des marches, la mezzanine surplombe la cuisine. C'est mon nid douillet à dormir et à rêver... Je ne la distingue pas bien d'en bas, une rangée d'étagères qui me sert de table de chevet géante la cache. Dessus, trône fièrement mon lierre à feuilles

blanche et verte, un paquet de mouchoirs aux motifs de jungle luxuriante et un joyeux désordre de cinq ou six livres entamés, installés en un savant édifice dans lequel je suis bien la seule à me retrouver. C'est en montant l'escalier qu'on découvre mon nid dans son ensemble : mon lit y prend ses aises, occupant tout l'espace au sol. Au-dessus de lui, une immense vitre rectangulaire donne sur le ciel et ses humeurs, me laissant voir les étoiles la nuit et entendre la pluie. Les gouttelettes me bercent alors que je suis bien au chaud et au sec sous mon épaisse couette de plumes. On tient confortablement assis sur le matelas, sans se cogner la tête, ce qui accentue l'impression d'un endroit douillet et protecteur.

Et, pièce maîtresse de cette habitation de rêve : la partie du toit qui se trouve au-dessus de la mezzanine, peut s'ouvrir complètement. Elle glisse comme une porte coulissante à l'horizontale, et dès que le temps le permet, m'offre le luxe absolu de pouvoir dormir à la belle étoile et dans mon propre lit. Vivement le printemps, que je puisse en profiter !

Une salle de bain se cache au fond de la Tiny, après la cuisine et sous la mezzanine, juste assez grande pour contenir une douche de bonne taille d'un côté et des toilettes suspendues de l'autre. Entre les deux, une jolie niche en bois de cerisier, comportant un lavabo surmonté d'un miroir et d'une étagère pour y poser ma brosse à dents et mes quelques produits d'utilisation quotidienne.

Ainsi, un jour après l'autre, je me délecte de l'impression délicieuse de me laver dans une grotte, grâce au revêtement de feuille de pierre couleur brun chaud qui tapisse les parois de la douche, fort heureusement de forme arrondie, pensée pour ne pas avoir à nettoyer de coins noircissant. Les volutes de vapeur, qui tourbillonnent dans la lumière du spot enchâssé dans le plafond, me détendent immanquablement. Parfois même, quand une longue semaine se termine, je me prépare une bière bien glacée que je déguste enveloppée de ces nuées mouvantes sous le jet brûlant de la douche, bien à l'aise dans ma caverne. Là, ce sont tout

bonnement les portes du paradis qui s'entrouvrent... Et la ventilation double-flux qui remplace l'air humide de l'intérieur par celui sec, puisé dehors, prend alors tout son sens !

Difficile de croire qu'il y a autant de place dans ces douze mètres carrés, dont chaque parcelle, jusque dans les moindres détails, a été pensée et réalisée rien que pour moi.

Pourtant, il y a trois ans maintenant, je voulais habiter dans une grande et belle maison, lumineuse et bien agencée. Ce désir était-il le mien ou bien celui que l'on m'avait appris comme étant une sorte de garantie pour être heureuse ? Toujours est-il que je l'ai eue, ma grande et belle maison. Et j'y vivais plutôt à l'aise, quoique jamais je ne m'y sois sentie parfaitement comblée. Ce qui ne manquait pas de soulever en moi une question des plus désagréables : étais-je seulement capable d'un tel épanouissement ? Le pire était que je ne savais même pas exactement ce que j'aurais pu souhaiter de plus !

Jusqu'au jour où mon quotidien a basculé, presque par accident, dans l'aventure et les expériences, hors des sentiers balisés.

Ma vie est alors devenue une épopée secrète des plus insolites, qui m'a emportée bien loin de mon point de départ. Une aventure au cours de laquelle j'ai ri, souri, pleuré, découvert, senti et réfléchi. Une aventure qui m'a amenée doucement vers cette pleine satisfaction à laquelle j'aspirais depuis si longtemps.

C'est cette tranche accidentée et enchantée de mon histoire que je m'appête à te conter ; un morceau de mon intimité que je t'offre à voir, comme une petite lucarne ouverte sur l'inimaginable.



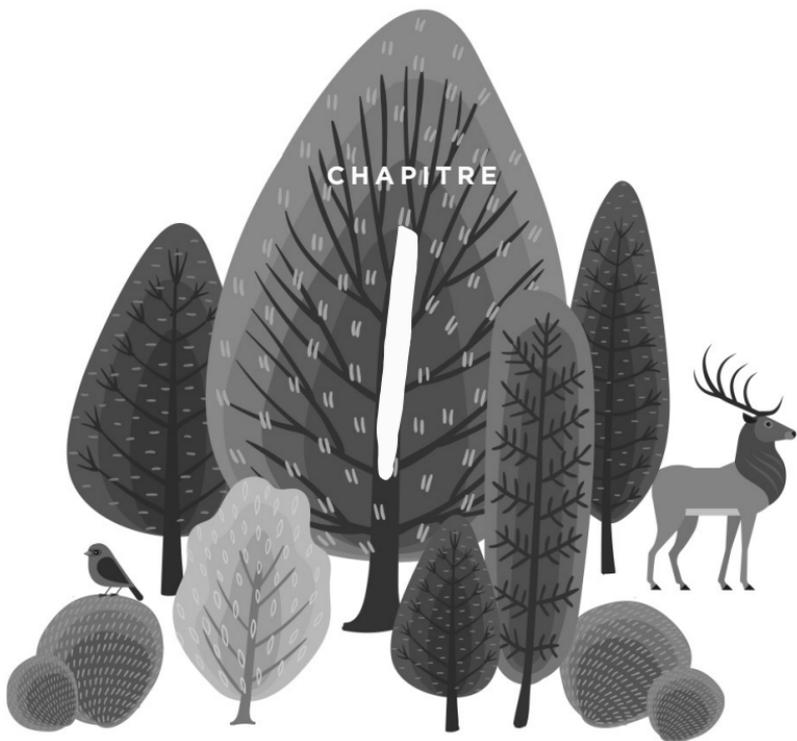
DU
QUOTIDIEN

À

L'aventure

PARTIE 1





**IL ÉTAIT UNE FOIS, DANS
UNE GRANDE MAISON AU
BEAU MILIEU DE LA FORÊT**

Il y a trois ans maintenant, j'avais tout pour être heureuse. Je venais d'emménager avec mon compagnon dans une grande maison, confortable et lumineuse. Les multiples fenêtres donnaient sur la forêt alentour et l'immense terrasse offrait une vue imprenable sur le village en contrebas et la montagne d'en face. C'était mon habitation idéale alors et mon havre de paix. Je pouvais m'y reposer comme nulle part ailleurs... Et avec tellement de mètres carrés, clairs et bien agencés, j'allais enfin pouvoir faire l'ensemble de ces choses dont je rêvais depuis longtemps sans pour autant les réaliser, faute de place notamment !

Je voyais déjà les après-midi entiers de couture, où je pourrais étaler mes tissus au gré de mes idées, toujours un peu trop grandes pour la surface disponible, et laisser mon chantier en cours tel quel pour la fois suivante, sans passer trop de temps à tout ranger. Ce qui me permettrait de m'y remettre juste pour une heure par exemple, et de ne plus avoir à attendre d'avoir une demi-journée devant moi pour que ça vaille la peine de tout déballer. Assurément, cet espace de création allait prendre ses aises dans ma vie, et je m'en réjouissais !

J'imaginai aussi, un peu naïvement sans doute, les interminables soirées entre amis que je pourrais organiser, autour d'un bon repas longuement mijoté, dont les effluves de consommé de queue de bœuf mêlés à l'odeur du fondant au chocolat sortant du four accueilleraient mes invités dès le pas de la porte. Une fois le ventre plein, je nous voyais refaire le monde, confortablement installés sur les canapés du salon, en dégustant un verre de vin rouge au son d'un jazz mélancolique dont les notes se perdraient dans la nuit. Et chacun trouverait un lit fait, prêt pour le recevoir au moment où ses paupières commenceraient à se faire lourdes. Le lendemain matin, nous nous retrouverions à la cuisine au compte-gouttes, dans l'odeur du café fraîchement moulu, la figure encore chiffonnée de sommeil. Bref, la vie idéale quoi !

Côté professionnel, j'exerçais avec bonheur, et j'exerce toujours d'ailleurs, le métier d'ostéopathe. Les patients viennent me voir et me racontent leurs histoires aux mille drames et secrets, parfois dignes des meilleurs romans, souvent pleines d'émotions. Leur confiance me touche et les rencontrer, un jour après l'autre, m'enrichit et me plaît énormément, sans que la routine, dans ce domaine, vienne ternir mon plaisir. En un mot comme en cent, ma vie professionnelle aussi est, et était, heureuse.

Et pourtant, dans ce cadre a priori idéal, je ressentais profondément que je n'avais pas encore trouvé ce qui me convenait parfaitement. Sur le plan professionnel, je me sentais comblée, et ne souhaitais rien de plus que de pouvoir continuer à exercer comme je le faisais déjà. Ce qui m'entraînait à désirer me sentir aussi complètement épanouie dans ma vie personnelle ! J'étais donc en recherche de ce qui pourrait m'apporter cette pleine satisfaction, quand je suis tombée, un beau jour d'été, au hasard de mes lectures, sur un mince livre, qui m'a marquée. Il parlait de l'art de la simplicité, décrivant le plaisir que l'on peut avoir à ne posséder que peu d'affaires, choisies avec soin. Ne s'entourer que de magnifiques objets et se libérer de tous les autres... Quelle idée plaisante !

Pour autant, je n'étais pas en mesure de vivre complètement la chose, ayant bien du mal à meubler les deux cents mètres carrés de cette maison immense dans laquelle nous habitons alors. Et dans un tel espace, comment ne pas garder toujours trop d'objets « au cas où » ou « pour plus tard » ? Portée par l'élan de cette lecture, j'avais toutefois fait un premier tri grossier dans mes possessions. *Peut-être pourrais-je quand même me rapprocher un peu de cet idéal de simplicité ?* avais-je pensé alors, rêvant à une vie entourée seulement de mes objets les plus chers, me sentant libre et légère de ne pas posséder plus que le nécessaire.

Après avoir donné quelques affaires et mis quelques autres à recycler, j'avais ressenti une sorte de libération qui m'avait gonflée d'énergie, malgré le côté anecdotique de mon tri.

Et dire que ce sont précisément ces sensations-là que je recherchais, plus ou moins consciemment, quand je faisais du shopping ! Chaque fois, j'avais l'espoir de trouver *la* petite robe qui me plairait suffisamment pour que je n'aie plus jamais l'impression de n'avoir rien à me mettre, plantée devant une armoire qui regorge de vêtements ! *La* petite robe aurait été parfaite en toutes circonstances ou presque, m'offrant, dans mon imaginaire, une bonne raison de me défaire de la plupart de mes autres affaires, achetées pour telle ou telle occasion et très peu portées depuis. Je me voyais déjà, debout face à une armoire bien rangée, ne contenant que peu de pièces, mais chacune de qualité et impeccablement seyantes. Et j'aurais toujours *la* petite robe qui va bien à me mettre ! Si seulement je pouvais la dénicher... Comme si ajouter un vêtement dans mon armoire allait me permettre de la désencombrer ! Peut-être me suffisait-il de commencer à trier pour me rapprocher un peu de mon armoire idéale ? Chose que je pouvais faire à tout moment et sans dépendre d'une trouvaille ni déboursier un cent !

Découverte intéressante, enthousiasmante même, mais bientôt recouverte par la vie quotidienne, celle qui vous rattrape toujours en quelques jours, ou au mieux en quelques semaines.

Et me voilà repartie à faire des achats, après tout, j'avais fait de la place... et la petite robe était peut-être au coin de la rue !



COMMENT L'ESPACE A PROGRESSIVEMENT CHANGÉ DE VISAGE

Puis le temps a passé, et la découverte émerveillée de l'espace qu'offrait notre grande maison a laissé place chez moi à un sentiment d'être vaguement dépassé par ces nombreuses pièces, dont certaines n'ont jamais été vraiment utilisées. L'air, faute de mouvement, y perdait sa vitalité et devenait neutre jusque dans son odeur. Il sentait le rien... Et la poussière, elle, ne faisait pas de manières, se réinstallant dans les multiples coins et recoins de la maison, que les chambres soient habitées ou non. Les araignées en profitaient pour prendre leurs aises en créant des toiles toujours plus grandes et toujours plus complexes, au pied desquels de discrets tas de morceaux d'insectes morts finissaient par s'accumuler. Rien d'extravagant, non, rien qui se voie au premier coup d'œil, mais si on s'attardait à regarder dans les coins, et à sentir l'ambiance un peu morne de temps suspendu, force était de constater que ces dames à huit pattes régnaient incontestablement sur ces pièces trop silencieuses.

J'ai alors condamné certaines salles, créant autour de nous des espaces qui existaient sans exister, froids et sombres derrière les portes auxquelles j'évitais de penser, sans pouvoir les ignorer non plus. Ce qui ne faisait rien pour rendre l'atmosphère générale de la maison accueillante et chaleureuse ! Bien au contraire, quand venait le soir, ces espaces morts derrière les portes closes donnaient une impression d'insécurité désagréable, laquelle participait à nous ramener chaque fois un peu plus vers les mêmes endroits chauffés et éclairés : la cuisine, le canapé du salon et notre chambre à coucher.

La surface que nous occupions effectivement se trouvait être bien moins importante que je ne l'aurais imaginé. Sans doute autour d'une cinquantaine de mètres carrés, calculais-je à la louche. Et encore, en comptant certaines zones de stockage d'affaires dont nous n'avions peut-être pas réellement besoin...

Ce rêve que j'avais de vastes espaces intérieurs, lumineux et donnant sur la nature, ne remplissait pas ses promesses. Moi qui

pensais m'y sentir libre, détendue et profiter enfin de mes loisirs ! Au bout d'une petite année, j'ai dû me rendre à l'évidence : finalement, je faisais dans ma grande maison exactement les mêmes choses qu'avant dans mon minuscule appartement.

Ainsi, ce n'était pas par manque de place que je cousais si peu. Et ce n'était pas par manque de place, non plus, que j'invitais tellement rarement du monde chez moi.

C'est seulement après avoir accédé à mon désir d'avoir de la place pour faire des choses, que j'ai pu me rendre compte que je n'avais pas réellement envie de les faire, ces choses. Et l'espace, qui devait être libérateur pour moi, est devenu presque oppressant.

Je réalisai alors combien l'excuse d'un appartement trop petit était confortable, m'évitant d'avoir à constater que je ne suis pas aussi sociable que j'aimais à le penser. Ou du moins, j'avais besoin de garder mon chez-moi pour moi seule. Un peu comme une bête sauvage dont la tanière n'est connue que d'elle seule et qu'elle quitterait aussitôt si quiconque venait à la visiter et à y laisser son odeur. En effet, après avoir reçu du monde, il me fallait toujours quelques jours pour me réapproprier complètement l'espace.

J'aurais besoin d'un certain temps pour digérer cette trouvaille, étant particulièrement peu fière de cet aspect de ma personne jusque-là camouflé par la fameuse excuse du : « Je n'ai pas vraiment la place chez moi pour... ».

Je réalisais alors qu'il pouvait être plutôt inconfortable d'aller à la rencontre de certains de mes désirs. Me découvrir, puis m'accepter telle que je suis, promettait de ne pas être un long fleuve tranquille.



POINT DE RUPTURE

Puis voilà, c'est le drame : mon couple vole en éclats. L'accumulation de nos frictions était devenue trop douloureuse pour nous être encore supportable, même sous prétexte d'amour. Et d'un coup, ma vie vire au gris. J'ai déjà trente-trois ans, je suis célibataire, sans enfants, je ne sais plus où habiter et j'ai mal partout à l'intérieur de moi. Que faire maintenant ? Et surtout, à quoi bon ?

Extérieurement, je tiens le coup, je continue, je me projette même, en théorie. Mais, au-dedans, le moteur est cassé. La douleur a pris ses quartiers.

Adieu mon bel amoureux, adieu la vie de couple, adieu la splendide maison dans la forêt ! Je n'ai plus l'envie de faire du sport et ne trouve plus le courage de le faire quand même. Mon violoncelle reste désespérément muet. Et l'apprentissage des langues étrangères, vaste collection de mots que j'aimais tant entretenir et compléter auparavant, s'enfonce progressivement dans les brumes du tréfonds de mon cerveau.

Trouver un refuge, une tanière, où me rouler en boule sans que personne me voie. Un endroit pour moi seule, où caver ma peine le temps nécessaire. Voilà ce qui se dessine comme une priorité dans mon esprit tout gris. Mais impossible de dénicher un appartement qui ne soit pas déprimant, ou bien trop grand pour moi dans les environs de mon lieu de travail, en ce début d'hiver. Comment vais-je faire ? Décidément, c'est l'hiver de partout cette année.

Quand, incidemment, alors que je commençais à désespérer de mes recherches, une connaissance me propose de visiter son camion qui est justement garé à deux pas, j'y vais. Machinalement, comme tout ce que je fais ces derniers temps. Mais à peine rentrée dans ce gros 4x4 aménagé, une étincelle se fait dans ma grisaille intérieure : et si c'était ma solution ? Trop exigu pour y inviter qui que ce soit, ce pourrait être ma tanière à moi seule. L'endroit parfait pour lécher mes blessures, sans craindre d'être dérangée ; mon

adresse étant mobile, personne ne saurait où j'habite. C'est spartiate, certes, mais on peut y vivre. Pas y sombrer pourtant, puisqu'il faut déplacer le camion, recharger le réservoir d'eau, comprendre comment fonctionne le gaz et sortir souvent, l'espace étant minuscule. En somme, un mode de vie différent et forcément actif, qui m'a semblé d'un coup être le remède idéal pour m'empêcher de me noyer complètement dans le gris, tout en me permettant de respecter mon besoin exacerbé de solitude.

Justement, il est à vendre ce camion. Et je n'ai plus personne à consulter avant de faire un choix de vie, aussi radical soit-il. Alors voilà, c'est décidé : je vais vivre en nomade, le temps de me reconstruire. Après, on verra.



LE GRAND SAUT

J'ai alors dû passer d'une maison de deux cents mètres carrés à un camion, qui devait en faire quelque chose comme cinq ou six. Auxquels s'ajoutait toutefois une petite surface de cave humide que je possédais par ailleurs. Je me suis interdit d'entasser des affaires chez d'autres personnes, mes parents par exemple, pour ne garder que l'essentiel. Je voulais éviter que mon choix ne soit porté par d'autres, pour bien me rendre compte de ce que mon nouveau style de vie impliquait. Et pour me sentir absolument libre aussi...

Le tri dans mes affaires a donc été radical cette fois-ci, quelque peu facilité par mon état de grisaille intérieure qui me donnait l'impression de n'être plus attachée à rien. Après tout, je tenais là l'occasion rêvée de mettre en pratique ce que j'avais lu dans ce mince livre sur l'art de la simplicité !

Au cours des deux semaines qui ont suivi, je me suis dé faite des trois quarts de mes possessions. À ma grande surprise, les choix à faire n'ont pas été évidents, malgré mon détachement du moment. Laisser partir mes affaires était pour moi un peu comme laisser partir des morceaux de moi, de ma vie, de mes souvenirs... Cependant, il s'agissait de toujours continuer, de ne pas m'arrêter à chaque griffure, qui ne faisait que me rappeler le déchirement intérieur qui ne me quittait pas d'une semelle depuis ma séparation.

Pourtant, une fois le tri effectué, je me suis sentie mieux. Plus légère, plus saine, plus forte aussi. Il ne me restait que quelques vêtements, deux caisses de mes livres favoris que venait compléter une liseuse, laquelle devait me permettre de ne pas manquer de lecture dans cette vie minimaliste, et probablement sans connexion internet, qui m'attendait. Je n'avais plus de meubles, quasiment plus de produits d'entretien : j'allais me contenter de ma brosse à dents, d'un peigne et d'une huile pour le corps.

Et quel plaisir de ne garder que les assiettes en terre de mon potier préféré, deux beaux verres à vin, trois tasses dépareillées,

quelques bols toujours du même potier, une poêle et deux casseroles !

Il m'a fallu également m'équiper de ce que je n'avais pas encore : un bon sac de couchage en duvet, de grosses chaussettes en laine et une nouvelle paire de chaussures de marche.

Au bout du compte, j'avais l'impression d'avoir tout ce dont j'avais besoin. Je me suis promis de ne racheter que ce qui me manquerait réellement à l'usage, et en prenant le temps de bien étudier ce qui existe jusqu'à trouver mon option idéale, pour ne plus jamais m'alourdir de trop d'affaires.

Me voilà à quarante-huit heures du commencement de la nouvelle année, avec mon gros bahut jaune prêt à rouler et une immense aspiration à larguer les amarres pour mettre enfin au repos mon cœur, seule dans la nature.

J'allais tirer profit de ces deux journées pour faire quelques courses de soupes en poudre, céréales, fruits, légumes et gâteaux divers, remplir le réservoir d'eau et changer la bouteille de gaz du camion. Puis, le soir du Nouvel An, je partirais me garer quelque part dans la montagne, où je savourerai cette nuit spéciale, la première dans mon chez-moi d'un nouveau genre, comme le symbole renforcé d'un démarrage vers autre chose, d'un tournant dans mon histoire.

C'est comme ça qu'a commencé l'aventure, mon aventure, celle qui devait m'aider à me retrouver et à rattraper ma joie, envolée avec ma vie d'avant.